

**LE BAISER
DE LA PIEUVRE**

PATRICK GRAINVILLE

LE BAISER DE LA PIEUVRE

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-100019-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication



Le Rêve de la femme du pêcheur, Hokusai, Katsushika (1760-1849)
© British Library Board. All Rights Reserved/Bridgeman Giraudon

La nuit venue, l'adolescent s'approcha comme d'habitude de la maison de Tô. Il guetta la jeune veuve, surprenant sa silhouette qui passait devant la fenêtre dans le halo de la lampe. Il ne distinguait rien de précis malgré le clair de lune, mais un bruissement, un mouvement de lignes, un volume ondoyant, une ombre de délice. Il écouta la jeune femme aller et venir, toucher des objets familiers, boire une dernière fois, avant de se coucher. Il entendit un froissement léger d'étoffe, de pagne défait. Puis le craquement de la couche. Et la lampe s'éteignit.

Une forte chaleur submergeait encore le village. Un parfum de vase et de roseaux venait de la lagune. On n'entendait plus que les clapotis, la soie de l'eau. Et l'adolescent resta ainsi suspendu à écouter encore la maison de Tô endormie.

Soudain le sol tressaillit. De la mer montèrent un grondement sourd, un roulement des fonds. Puis la terre palpita en deux pulsations vives. Le toit de la maison pencha, une partie bascula. Après un moment de saisissement et d'angoisse, l'adolescent se précipita pour porter secours à la jeune veuve. Elle n'avait pas

poussé un cri mais il perçut un court gémissement. Il se saisit du panneau à demi effondré, le souleva, le déplaça. Dans le phare de la lune, il découvrit la nudité de Tô. La vision le frappa : toute la peau blanche et l'angle noir.

Elle demeura un instant sur sa couche, dans la stupeur de la lune éclatante et du toit béant. Des appels retentissaient dans le village alentour, les gens jaillissaient des maisons. Il l'aida à se lever. L'épanouissement des cuisses traversa son regard, la rondeur des mamelons, leurs bouts foncés. C'est plus tard qu'il se souvint de ces détails. Mais, tandis qu'il s'empressait, il n'avait eu l'impression de ne fixer aucune image de Tô. Elle se ceignit d'une étoffe et sortit avec lui.

On avait entendu un souffle, une grande rumeur de l'autre côté de l'île, derrière la masse du volcan. Des bébés pleuraient dans les bras de leur mère. Les vieux s'appuyaient sur leur canne sans rien dire. Des garçons couraient de tous côtés à la recherche des porcs et des buffles qui s'étaient enfuis de panique. Mais le village n'avait pas subi de dégâts sérieux. On connaissait les caprices et les colères du volcan Gû. La lagune brillait, à peine plus agitée de vagues. On voyait les halos des lampes se balancer sur les pontons et le long du rivage parmi les exclamations des pêcheurs.

Ce furent la première surprise et la vision blanche qui s'incrustèrent dans l'esprit de l'adolescent, entaillant son être même. L'onde de la peau laiteuse, le sombre pubis. Les perceptions plus précises des cuisses, des seins, de l'ovale sinueux des fesses qui lui revinrent plus tard ne parvenaient pas à faire corps avec l'éblouissement initial. Elles en étaient désaccordées. Elles-mêmes restaient

LE BAISER DE LA PIEUVRE

isolées les unes des autres. Elles surnageaient avec un relief poignant. Mais il ne réussissait pas à les composer dans une vision unique et harmonieuse de la femme qu'il avait désiré voir nue depuis l'enfance, son premier trouble.

Ainsi il resta la proie de la fulgurante hallucination de la nudité de Tô qui l'avait subjugué quand il avait soulevé le couvercle du toit. Toute la substance de son cerveau, de ses nerfs fut livrée à ce velours de lumière. Il en fut violemment pénétré, pétri. L'empreinte de Tô immaculée, immobilisée d'effroi, son signe nu, le vaisseau de sa chair tatouée de noirceur.

Lui, on l'appelait le bel adolescent Haruo et elle, la jolie veuve Tô. C'était une coutume du village de Kô que de souder, dans un même bloc, le nom et les attributs d'une personne. Ainsi on disait : le mari Osamu, l'épouse Satô, l'étranger Allan, le vieux sage Ogi, Hô le très saint ou Hô le rieur géant... Le volcan Gû, la mer de Mâ ou l'île de Naoya...

Le lendemain, un homme accourut des marais où les villageois possédaient des huttes saisonnières pour se mettre à l'affût des cerfs. Ils gardaient aussi quelques barques amarrées le long des fossés. Sur cette côte qui s'enroulait autour du volcan, une grosse déferlante avait pulvérisé les huttes, retourné et broyé les barques. Les pêcheurs se rendirent sur les lieux en coupant par la succession infinie des rizières.

Des épaves fracassées, des monceaux d'algues, de branches, de roseaux, de galets s'entassaient au sommet d'une série de dunes tortueuses que la mer venait d'ériger en une nuit. Et là, arrivés entre deux versants de sable et de boue, ils poussèrent un cri. La vague de fond dans sa fureur avait arraché la bête à sa tanière marine, l'avait

propulsée dans sa course et crachée au milieu des débris. Ils virent la pieuvre.

Coupée de la mer par les deux barrages, échouée dans la vase, elle semblait avoir perdu tout sens de l'orientation, mais rampait, divaguait sur place, à moitié assommée. Les hommes et les femmes du village regardaient le colosse rougeoyant et violacé. Le crâne et le corps s'amalgamaient en une bosse protubérante, obtuse, toute marbrée des sueurs de la mer, constellée de détritrus, de sable, de gadoue. De grandes membranes festonnées, tendues en éventails unissaient à la masse centrale et compacte l'arsenal des huit tentacules. Le monstre faisait six à sept mètres de long. Il bougeait, bourgeonnait dans un pullulement d'organes hypertrophiés. Une trame compliquée de filaments veineux habillait le volume de la bête, s'étirait le long de ses membres armés d'une double rangée de ventouses. La totalité du derme avait une texture écorchée de muqueuse. La pieuvre se ramassait, se repliait, oscillait, puis lançait ses bras verruqueux en tâtonnant dans une direction, puis une autre. Une sorte de siphon latéral tel un tronçon d'aorte se spasmaït, écumait, dans un bruit de succion et de souffle suffoqué. La pieuvre gonflait son immense sac ballonné, vasculaire, cette tumeur de son dos, de ses flancs dont les peaux mouchetées de roux, de pourpre et de mauve se déployaient, se convulsaient dans le rayonnement du matin.

Hô le très saint s'approcha de l'animal qu'il écouta longuement. Il fit le tour du corps qu'il évaluait de tous ses sens profonds. On eût dit qu'il respirait l'odeur de la pieuvre. Un moment, il se pencha et osa toucher l'ampleur du colosse visqueux. Tous les tentacules esquissèrent un

assaut convergent vers la main du moine. Toute une brassée de lianes et de cordes rutilantes et véloces. Hô se retourna vers ses compagnons et révéla, en riant, qu'il s'agissait de la pieuvre Oryui. Ce n'était pas un rire de dérision ni un accès d'hilarité, c'était le langage de son âme, sa tonalité et sa couleur. Une gaieté perpétuelle et surnaturelle, doublée d'une douce ironie. Oui, Oryui, c'était elle ! Le grand moine exhalait une stupeur bienheureuse. Puis il entra dans un silence immense comme un songe.

Personne n'avait jamais entendu ce nom. Hô expliqua plus tard au bel adolescent Haruo et aux autres que l'existence de cette espèce de pieuvre géante du Pacifique n'était attestée que par de vieux récits que racontaient jadis des moines marins, errants. Pourtant les pêcheurs de Kô entendaient cette histoire de moines venus de la mer pour la première fois et ils n'avaient jamais vu un mastodonte de la taille de cette pieuvre.

C'étaient les deux yeux surtout qui fascinaient, placés de chaque côté de la tourelle jumelée du crâne sous deux bourrelets pareils à des arcades sourcilières. Deux prunelles étroites, horizontales, extraordinairement vigilantes dans les coques des paupières. La pieuvre Oryui guettait les intrus, elle tournoyait lentement, basculait sa hotte pléthorique et molle, glissait en reptations amples ou saccadées, se haussait sans jamais lâcher du regard les hommes qui la cernaient. De ses grands yeux vivants.

Par les hasards de la cohue, la jolie veuve Tô fut poussée au premier rang des curieux. Ses yeux plongèrent dans le grouillement de l'hydre, sa rosace de méandres gluants. Et, tout à coup, elle vit les yeux haussés sur le

bulbe du crâne. Les deux yeux intelligents qui fixaient les siens. Tô se détourna, changea de place. Mais un moment plus tard elle ne put s'empêcher de ramener son regard sur la pieuvre. Celle-ci la regardait toujours du fond de ses nœuds, de sa nasse vrillée. Ses prunelles, cerclées d'or, cillaient, dardaient sur le visage de la jolie veuve Tô. La jeune femme frissonna car il y avait quelque chose d'étrangement humain dans l'œil de la pieuvre Oryui qui s'ouvrait à l'avant de son corps de corail géant.

Du moment que Hô avait reconnu la pieuvre, personne ne songea plus à la tuer. Les hommes et les femmes du village restèrent ainsi à la regarder, partagés entre la fascination et la crainte. Quand Oryui faisait une embardée, tout le monde reculait. Peut-être avait-elle recouvré ses forces ou redoutait-elle le cercle de ces pêcheurs, car elle manifesta un grand sursaut de vie concentrée. Toute sa masse se tendit vers le versant de sable et de débris. Les tentacules projetés en avant se cramponnèrent aux branches et aux galets. Et la bête ramassa, hissa sa bourse dilatée. Les bras s'enroulaient de tous côtés et de plus en plus haut. Les yeux contrôlaient l'acrobatique manœuvre et l'obèse substance glissait avec une fluidité merveilleuse. L'obstacle n'existait plus. Le moine riait. Oryui émergeait de la fosse, basculait à son sommet, descendait vers la mer, escaladait d'autres remparts moins conséquents. La pieuvre avançait avec une extraordinaire agilité, répandant sur la surface des sables labourés son large manteau de muqueuses et de

LE BAISER DE LA PIEUVRE

reptiles. Elle entra dans les vagues. On ne vit plus que le bulbe de sa tête marbrée, mouchetée, que ses yeux effilés sous la cloque des paupières. Elle nagea dans la direction du volcan et des cavernes de la mer.

Les cabanes des chasseurs de cerfs furent reconstruites le jour même dans les marais. Et on répara la maison de Tô. Parfois le volcan grondait et une odeur de feu se mêlait à celle des vases. Les hommes ramenèrent deux cerfs qui s'étaient noyés, qu'ils dépecèrent et dont ils découpèrent la viande encore fraîche. On évoqua alors le solitaire qui, un beau matin, avait rompu toute relation avec le reste des hommes. Sans famille, d'un naturel sauvage, il s'était enfoncé dans les marais, dans ces confins dont la limite trouble était constituée par la forêt d'Oru et les contreforts du volcan Gû, leur face invisible du village. Les chasseurs et les pêcheurs n'allaient jamais jusque dans cette contrée peu giboyeuse et qui inquiétait les ancêtres.

Hô le très saint déclara aux villageois que le solitaire avait choisi son destin, loin des hommes et des moines, qu'il fallait respecter cette liberté même si elle paraissait peu compréhensible. Il était peut-être mort, peut-être vivant. Le retrouver de toute façon était une tâche désespérée, tant la région où il avait trouvé refuge était chaotique, mêlée de rocailles, de roseaux, d'étangs, de fondrières et d'îlots forestiers.

Deux jours plus tard, Tô, son amie Satô, Osamu, l'époux de cette dernière, Haruo et les autres rejoignirent les rizières. C'était le temps des labours. Il fallait ouvrir la terre mouillée pour les semailles. Haruo voyait Tô diriger la tête de son buffle tandis qu'à l'arrière Osamu conduisait la charrue... Depuis la mort de son mari, Osamu aidait Tô à cultiver sa parcelle. Le fessier de la bête massive et souillée se trémoussait dans l'effort, les cornes vastes s'élançaient vers le visage de Tô qu'effleurait le muflle baveux... Le bâti de bois fruste pliait le dos maigre et musclé d'Osamu, la lame du soc traçait une plaie de boue fraîche qui giclait sur ses mollets. Tô écartait son beau visage de la tête du buffle, tendue vers elle, obtuse et luisante, comme pétrie d'une adoration idiote. Et le volcan bleu-noir dominait la scène. C'était la montagne du monde qui tremblait doucement, ruminait ses foudres profondes au milieu des rizières charcutées, trempées, dont les mottes brunes brillaient jusqu'à la lisière de la forêt d'Oru. Au-delà, le disque de la mer cernait les paysages. Cette plaine liquide était aussi puissante que le volcan. Lui et la mer nouaient leur lien dans les abîmes. C'est lorsque les pêcheurs partaient sur leur barque et contournaient la montagne qu'ils voyaient la coulée continue de lave descendre lentement la pente en un serpentement gracieux et s'engloutir dans le flot fumant. Alors, les matières se confondaient dans un magma de cendres, de basalte liquide. Et l'avalanche tonnante croulait dans la masse des eaux rousses enveloppées de bleu sombre comme le volcan Gû. On disait que, sous

les blocs noirs et brillants dont les arêtes perçaient la mer, des grottes s'étaient formées à des profondeurs incalculables, un réseau d'habitacles biscornus. Hô, en riant, avait révélé que tel était le palais de la pieuvre, le gîte d'Oryui. Dans l'alchimie des gaz et des courants, tout ce vomit d'escarbilles, de boulets, cette semence de la planète, ces fractures de feu du volcan, sa circulation d'entrailles. Un labyrinthe propice aux métamorphoses des pieuvres dont Oryui venait d'être la manifestation monstrueuse, le signe rougeoyant. Et le rire du moine n'en finissait pas de ruisseler comme un chant sagace et discret, tant l'univers semblait être à ses yeux une immense blague, la moquerie d'un mythe dont il aurait deviné la clé.

Soudain, le bel adolescent Haruo vit le buffle de Tô saisi jusqu'aux flancs dans une étendue de boue plus liquide au milieu de laquelle son corps musculeux et gluant remuait, tanguait, beuglait. L'animal essayait des contorsions, des ruades. La charrue sur laquelle s'arc-boutait Osamu menaçait de se renverser dans la pente. Haruo accourut, passa devant la bête dont il aida Tô à tirer le licol tandis qu'Osamu assurait de nouveau sa prise sur le mancheron. Haruo regardait le visage de Tô plissé et concentré, ses joues se creusaient, elle tremblait de fatigue. Il voyait ses mollets englués, gainés d'odeurs noires. Et lui revenait la vision de la nuit de l'apocalypse. Resplendissante, d'une visibilité si extrême qu'elle l'avait rendu aveugle.

Maintenant le corps de la jeune veuve s'était détaché de l'attelage extirpé du bournier. Harassée, Tô étirait son échine. Haruo mesurait l'onde de son dos tendu, les

LE BAISER DE LA PIEUVRE

hanches étroites et dures. Cambrée, elle se massait les reins, accentuant la cassure avec les fesses rondes, rejetées en arrière. Il tenta de la déshabiller en imagination, il disposait encore de ces perceptions partielles qui l'avaient assailli, au cœur de la fameuse nuit, seins, cuisses pâles, ventre, triangle d'une clarté de riz, gerbe noire du pubis. Mais, il ne retrouva pas l'originelle illumination, la fulgurante apparition. Ce n'était jamais Tô, la totalité détaillée de sa beauté. L'impossibilité de la voir, de la posséder dans le trésor d'une vision entière et permanente le tenaillait, lui aurait donné une pulsion de la mordre, de la tuer. Pour la dévoiler.

Il revenait chaque nuit assister au coucher de la veuve. A travers les fentes des chaumes et des roseaux et les lueurs de lampe, il devinait ses gestes rituels. La cinquième nuit qui suivit le séisme, il attendit, embusqué sur le rivage de la lagune où un corps adjacent de la maison se dressait sur pilotis, c'était la chambre de Tô. Non loin de cet endroit débouchait le bras d'eau qui reliait la lagune à la mer tandis qu'à l'autre bout du vaste bassin toutes les rivières de la montagne et des forêts affluaient. Les clapotis innombrables le berçaient, le museau de la mer glissait par secousses dans le fond calme et musqué du lac.

Tô avait dû s'endormir. Rien ne remuait. Et il était là, rêvant, perdu dans le sommeil immaculé de Tô, au milieu de la nuit criblée d'astres et enveloppée de l'éclat mystérieux des eaux. Peu à peu Haruo n'écoula plus le cœur de la maison. Les clapotis résonnaient avec la même monotonie contre la rive et les pilotis. Pourtant, une sorte de frisson régulier semblait se produire du côté du bras de mer. Un flux secret fondu à la cadence des eaux. Il scruta la surface tissée de myriades de mailles

noires et brillantes. Quelque chose bougeait, ondulait, avançait, respirait. Il s'accroupit, rempli d'effroi. Une bosse ténébreuse émergea au ras de la vague et cela venait vers la maison de Tô. Sous les étoiles il vit la chose vivante, sa peau gluante, son crâne, sa tête, les sillons et les remous qui s'étendaient comme une traîne. La bête s'approcha d'un pilotis qu'elle enlaça de longs serpents vivaces. Et l'énorme masse sortit de la mer et regarda la maison. Le corps géant de la pieuvre.

« Oryui... » Le nom s'épanouit dans le cerveau d'Haruo. La crainte céda le pas à la stupeur. Et cela gravissait le pilotis, une gibbosité douce, entortillant ses lumineux lassos. Une immense voleuse de nuit aux prunelles d'or escaladait la maison, se hissait au niveau de la fenêtre dont elle écartait lentement les pailles, insinuant ses bras vers la chambre de Tô. Nul cri, nul signal ne sortaient de la bouche d'Haruo. Mais un enchantement terrible l'envahissait. Son œil adhérait à la pieuvre, à sa progression, à sa loi qui le débordait. Il était pris dans un courant qui montait des cavernes de la mer. C'était comme si le volcan Gû s'était penché sur lui pour lui murmurer le chant des feux et la pulsion des soufres, des laves sinueuses et dorées. Oryui faisait bloc avec la volonté du monde.

Il n'osa pas glisser un regard par une petite lucarne latérale qui faisait écho à la fenêtre frontale. Il resta collé à la paroi de claies. Dans la pénombre que pâlisait l'éclat des eaux réverbérées par les deux ouvertures de la chambre, il vit poindre le doigt, le tentacule lisse, son tâtonnement méticuleux, sensible. Le bras palpait les parois de la demeure. Puis un autre reptile surgit,